Document generated on 04/24/2024 8:48 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Circonvolution(s)

Sophie Marois

Number 108, Winter 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14265ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Marois, S. (2006). Circonvolution(s). *Moebius*, (108), 109–112.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sophie Marois

Circonvolution(s)

J'avais huit ans, et déjà je portais des lunettes. Affreuses, à monture de corne rose. J'aimais l'école. J'avais un amoureux. J'étais toujours amoureuse.

Cette fois-ci, c'était un Vietnamien prénommé Joël : malgré la brume diffuse des souvenirs qu'il conservait de son pays, ou peut-être à cause d'elle, nous étions comme fratrie. Deux univers solitaires qui s'ajointaient. Je vivais seule avec maman, que j'avais toute pour moi, n'ayant ni père, ni frères, ni sœurs.

Maman me fascinait. Ses yeux alanguis étaient nimbés d'un voile de mystère. Ses iris comme arcanes aux facettes coruscantes, tantôt soyeuses, tantôt adamantines, je les devinais. Irradiait de sa beauté, pourtant irrégulière, une singulière luminosité qui venait capturer, héliotropiser les regards. C'était une plante superbe, onduleuse dans le vent de ses atours.

Parasitée, hantée par la sarabande de ses angoisses, devenues comme vers aux mouvements incessants qui rongeaient les restes de ses racines. Envahie, elle était cette nymphe figée, déjà brisée dans sa pupe. Jamais elle n'avait pu s'en dégager. Les bourdonnements émis par la ruche du dehors lui parvenaient tamisés par toutes les couches du cocon de contention tissé pour sa protection. À force, elle devenait à la fois le parasite et son hôte.

Cette aliénante condition ne l'empêchait cependant pas d'éprouver pour moi cet amour entier, animal. Tous ses idéaux, elle me les relayait. Elle se complaisait à me magnifier chaque instant. La joie dans le mordoré de son œil, ce phare doux qui venait m'éclairer, me permettait de poursuivre ma quête et de naviguer au gré de mes inspirations. Ainsi, en chacun des meublés miteux que nous occupâmes en romanichelles, la table de cuisine fut mon

premier chevalet, les murs de sa chambre mes premières cimaises.

C'était mon déconcertant satellite, cette lune réfléchissante qui me montrait d'un jour à l'autre ses faces cachées, aux cirques profondément désolés. Ses parois abruptes, circulaires, de glacier dépressionnaire pouvaient brusquement s'échauffer pour enfin se liquéfier en lourdes larmes de lithium.

Un jour, ce fut mon anniversaire. Un parfum de pain doré m'accueillit au saut du lit et, posant le pied sur le froid du plancher de bois franc, j'entendis maman m'appeler d'une voix douce. Alors, prudemment, je la rejoignis dans sa chambre ; elle, ménageant ses effets, tira lentement deux tickets du tiroir de sa coiffeuse et les mit sous ma myopie en souriant timidement.

LE GRAND CIRQUE DE CHINE !!!

Incrédule un instant, je hurlai de joie. Je n'avais jamais vu de spectacle. Nous ne sortions pas, hormis ce périple annuel à l'autre bout de l'île pour aller visiter mes aïeuls.

Je conserve un impérissable souvenir de ce soir-là au cirque. Maman serrait très fort mes mains dans la pénombre. LES DRAGONS VIREVOLTANTS QUI ATTERRISSAIENT EN FLÈCHES D'ARC-EN-CIEL SUR D'IMMENSES BOULES DE FEU ! LES CONTORSIONNISTES AUX VISAGES BISTRE, MINUSCULES POUSSES ÉLASTIQUES DANS LEUR COSTUME VERT CÉLADON ! LES TOURNOYEUSES D'ASSIETTES, FÉES TRANSLUCIDES COMME DES LIBELLULES DU PARADIS !

Alors, enchantée, excitée, je me tournai vers ma mère, et je surpris son sourire d'enfant. C'était la première fois, et ce fut la dernière.

Je me balance, jeu icarien, à cheval, en amazone entre deux temps. Les générations se suivent comme les degrés d'un escalier, ascendants et descendants.

Mère à mon tour, heureuse de l'être. Du plus magnifique garçon, fort, belle tête aux fils d'or, mon présent, précieux prêt. Pas comme les autres. À l'âge où les autres pointent du doigt et babillent, lui fixe, fasciné, les pales

des ventilateurs aux plafonds et fait tourner, tourner les roues de ses petits camions.

Ses yeux me parlent, mais les spécialistes ne savent RIEN VOIR, ne veulent RIEN ENTENDRE. Les épines incandescentes de la douleur m'acèrent ; je suis ma propre vierge de fer.

N'empêche. Dépositaire des cruciales premières victoires, ma géniture est cuirassée. Aujourd'hui, cependant, j'ai trente ans. Je porte toujours des lunettes, à monture de corne brune, aux verres horriblement épaissis par le temps.

Et je suis de nouveau amoureuse : je ne l'avais plus été depuis longtemps. Il se prénomme Auguste. L'or rouge de nos fièvres a fondu mon masque stupéfié, libérant le vrai visage, l'étoilé.

C'est à trente ans que je vis mon efflorescent printemps.

J'habite un vaste appartement au cœur du Vieux-Montréal, avec mon fils, qui m'a presque toute pour lui. L'été, nous allons admirer les jongleurs, magiciens et saltimbanques sur la place Jacques-Cartier. Le petit sautille en chantonnant des ritournelles. Nous empruntons la rue du Champ-de-Mars, ses maisons Nouvelle-France, ses croisées aux volets ornés de spires et de volutes, quand je le vois s'arrêter net...

Je ne peux dire s'il est contrarié ou inquiet lorsqu'il me demande pour la treizième fois : « Nous irons, dis ? Voir les petits camions ? »

Il pose la question et livre la réponse du même souffle. Son besoin d'être rassuré l'emporte chaque fois sur mon début d'impatience. Chaque fois, je lui réponds tout de go : « Non ! Nous n'irons pas, finalement. Nous irons faire de l'unicycle au Vieux-Port avec le clown du Cirque Éloize... »

Et chaque fois, il écarquille grand le pers de ses yeux, puis se calme. Il réalise l'absurde. Il retrouve son sourire séraphique. Il *sait* que nous irons lui acheter un petit camion pour ajouter à sa collection.

Bon vieux clown du Cirque Éloize, invisible, sois béni d'avoir fait du chapiteau de nos esprits ta résidence secondaire.

Dans six semaines, l'enfant aura dix ans. Je lui offrirai son cadeau à l'occasion d'une petite fête. Tout émue déjà, je l'imagine, je le vois, et j'entends son rire délicieux qui débaroule : c'est une cascade qui se décline en myriades de petits prismes de cristal.

Auguste m'accompagnera quand j'irai acheter les billets.

LE CIRQUE DU SOLEIL !!!

Sur le chemin du retour, nous marcherons enlacés, la vie sera belle, le soir sera neuf. Rêveuse, j'admirerai les marbrures garance qui viendront déchirer le pêche du ciel. Les dernières coulées de soleil sanguin passeront le gris des pavés au lavis, leurs contours raboteux mèneront tous à la chaleur du logis.